



**HAL**  
open science

## CR de "Le nom des langues II - Le patrimoine plurilingue de la Grèce"

Emilie Aussant

► **To cite this version:**

Emilie Aussant. CR de "Le nom des langues II - Le patrimoine plurilingue de la Grèce". 2009. halshs-01408439

**HAL Id: halshs-01408439**

**<https://shs.hal.science/halshs-01408439v1>**

Submitted on 4 Dec 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Adamou, Evangelia (ed.), *Le nom des langues II – Le patrimoine plurilingue de la Grèce*

Émilie Aussant

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Aussant Émilie. Adamou, Evangelia (ed.), *Le nom des langues II – Le patrimoine plurilingue de la Grèce*. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 31, fascicule 2, 2009. La nomination des langues dans l'histoire. pp. 177-178;

[http://www.persee.fr/doc/hel\\_0750-8069\\_2009\\_num\\_31\\_2\\_3262\\_t10\\_0177\\_0000\\_4](http://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2009_num_31_2_3262_t10_0177_0000_4)

---

Document généré le 15/06/2016

ou pour nier son droit à l'existence – de cet « objet » qu'est la langue, objet qui reste par ailleurs, aussi paradoxal que le constat puisse être, le « grand impensé de la linguistique »<sup>5</sup>. Une langue peut ne pas avoir de nom propre, elle n'en sera pas moins (ou « moins bien ») parlée ; on nomme une langue à partir du moment où l'on veut *en* parler. Pour en dire quoi ? Aux auteurs des travaux réunis dans ce volume de nous éclairer sur ce point.

Émilie Aussant  
Université Paris-Diderot, CNRS, UMR  
7597



**Adamou, Evangelia** (ed.), *Le nom des langues II – Le patrimoine plurilingue de la Grèce*, Louvain-La-Neuve, Peeters, 2008, Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain 121, ISBN 978-90-429-2059-0 (Peeters Leuven) 978-2-7584-0020-2 (Peeters France).

Cet ouvrage constitue le second tome d'une série dirigée par Andrée Tabouret-Keller et intitulée *Le nom des langues*. Les six études qu'il réunit, sous la direction d'Evangelia Adamou, sont consacrées aux langues de diffusion restreinte dans la Grèce d'aujourd'hui<sup>6</sup> (aroumain, arvanitika, arménien, gréco-pontique, romani, slave) et à leur(s) dénomination(s). L'ensemble des contributions livre un état des lieux scientifique du plurilinguisme grec au 21<sup>e</sup> siècle, qui se démarque des positions nationalistes ou victimisantes, et dans lequel l'accent est mis sur les discours épilinguistiques<sup>7</sup>.

Dans son avant-propos, Lukas D. Tsitsipis

5 J'emprunte cette phrase à Patrick Sériot (p. 168).

6 Les langues considérées sont présentes en Grèce en 1923, date du Traité de Lausanne qui fixe les limites actuelles du pays. Deux études – l'une consacrée au judéo-espagnol, l'autre au turc – n'ont pu être intégrées au volume.

7 J'emploie le terme « épilinguistique » dans le sens que Culioli lui donne (cf. Culioli A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation, II. Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Ophrys (1<sup>re</sup> éd.: 1979), p. 74).

rappelle la « dense indexicalité » dont sont porteurs les noms des langues, ainsi que leur propension – à nulle autre pareille – à évoquer l'histoire socio-culturelle des communautés linguistiques ; en Grèce, où prédomine depuis fort longtemps une position monolingue et puriste, les noms des langues – et tout particulièrement des langues minoritaires – se chargent d'un symbolisme singulier. Dans son introduction, Evangelia Adamou retrace brièvement l'installation, en Grèce, des populations représentées dans les études qui composent le volume, ainsi que l'émergence de l'État grec ; elle met l'accent sur l'hétérogénéité – sociale, linguistique, politique, culturelle et religieuse – de ces groupes et attire l'attention du lecteur sur la dimension politique que revêtent les articles : « [...] travailler sur ces communautés est en soi un acte politique puisqu'il implique la reconnaissance la plus élémentaire de la présence de ces populations et de leur langue. [...] On espère par cette publication ouvrir le débat sur les langues les moins parlées de Grèce, un sujet tabou encore aujourd'hui mais qui ne tardera peut-être pas à évoluer sous les incitations de la Communauté Européenne. » La première contribution (« Aroumain » de Stamatis Beis) est consacrée à la variété linguistique du même nom (également appelée *valaque*, *coutsovalque* ou *macédoroumain*), membre de la branche orientale des langues romanes qui rassemble des variétés apparentées au roumain parlées dans le Nord de la Grèce, en Albanie et dans l'ancienne République Yougoslave de Macédoine. Les locuteurs de cette variété se désignent depuis toujours par le nom de *Armîni* ; les non Aroumains les nomment *Valaques* (de l'allemand *Walh*), *Aroumains* (du latin *Romanus*), *Tsintsares* (onomatopée ?), *Rrëmër*, *Ulah*, *Çoban* (« pasteur » en turc et en albanais) ou encore *Gogu* (« maçon » en albanais). Le deuxième article (« Arvanitika » d'Eleni Botsi) retrace, sur près de 2000 ans, le processus historique de nomination de l'arvanitika (de *arbërist* à *arvanitikal arvanite*), variété peu étudiée appartenant à la famille dialectale sud-albanaise, dotée d'un fort potentiel identitaire mais dépourvue de statut officiel et ne faisant l'objet d'aucune politique linguistique. La troisième contribution (« Arménien » d'Evangelia Adamou) livre les résultats d'une enquête réalisée par l'auteure en 2005 auprès de locu-

teurs bilingues nés à Salonique et à Xanthi ; ces derniers se présentent comme parlant l'*elinoarménika* « gréco-arménien », variété essentiellement comparée à l'arménien du Liban (qualifié de « léger » par contraste avec l'arménien « lourd » d'Arménie), qui représente la norme. Le quatrième article (« Gréco-pontique » de Georges Drettas) rappelle les différentes étapes par lesquelles a passé la dénomination du gréco-pontique – dialecte de l'ensemble grec oriental, essentiellement parlé, au départ, par les membres du groupe religieux des chrétiens grecs orthodoxes – de *Póntos* à *pontiaká* en passant par *roméikon*, *lazikón*, *pontijski jazyk*, *teméteron i- kalači* et *langue pontique*. La cinquième contribution (« Romani » d'Irene Sechidou) offre, dans une première partie, un aperçu des noms, de la distribution géographique et de la classification des dialectes romani (variétés appartenant à la branche indo-aryenne) parlés en Grèce et se concentre, dans une seconde partie, sur les problématiques sociolinguistiques de ces variétés (code-switching, langage codé). Les désignations des dialectes sont toutes formées sur le même modèle : l'ethnonyme ou le toponyme du lieu où vit la communauté qualifie le terme *romani* ou un mot signifiant « langue » ou « dialecte », comme « le romani des Sepeçides (litt. « tresseurs de paniers ») ». Le sixième et dernier article (« Slave » d'Evangelia Adamou et Georges Drettas) dresse un portrait détaillé de la slavophonie en Grèce – où l'implantation des variétés slaves remonte au 6<sup>e</sup> siècle – et livre une étude approfondie des glottonymes en croisant les approches historique et contemporaine, endogène et exogène. Certains noms de langue viennent d'ethnonymes tels que *Sklavenes*, *Sagoudatoi*, *Dragoubitai*, *balgar* ; d'autres ont une origine plus obscure, comme *pomatsko* (parlers des slavophones musulmans) ; d'autres encore insistent sur la localisation, tel que *sohina* (litt. « celle de Sohoh », *sohoh* étant le nom d'un village). La contribution s'achève sur des considérations sociolinguistiques (nombre de locuteurs, transmission et usages, système éducatif).

Émilie Aussant  
Université Paris-Diderot, CNRS, UMR  
7597



**Pollock, Sheldon**, *The language of the gods in the world of men. Sanskrit, culture and power in premodern India*, Delhi, Permanent Black, 2007, 684 pages, ISBN 81-7824-178-1

L'ouvrage se compose d'une table des matières, d'une préface (*xi-xiv*), de quatre cartes (carte 1 : régions et traits géographiques de l'Inde pré-moderne<sup>8</sup> ; carte 2 : dynasties et villes de l'Inde pré-moderne ; carte 3 : état du Karnataka pré-moderne ; carte 4 : Asie du Sud-Est pré-moderne), d'une introduction (1-36), de trois parties respectivement intitulées « The Sanskrit Cosmopolis » (37-280), « The Vernacular Millennium » (281-494) et « Theory and Practice of Culture and Power » (495-565), d'un épilogue (567-580), de deux appendices (A : extraits de textes sanskrits, B : dates des principales dynasties, noms de peuples et de lieux), d'une bibliographie (abréviations, sources primaires et secondaires, 603-648) et d'un index général (649-684).

Cet imposant volume, qui marque l'aboutissement d'une réflexion menée depuis 1990, est consacré à l'analyse de deux moments charnières dans la culture et le pouvoir de l'Inde pré-moderne. Le premier se situe aux alentours du début de notre ère, lorsque le sanskrit connaît une seconde naissance dans les domaines littéraires et politiques<sup>9</sup>, renaissance qui s'accompagne d'une expansion de la culture littéraire sanskrite dans toute l'Asie du Sud. Le second moment charnière, au début du second millénaire, est marqué par l'avènement des variétés

8 Par « pré-moderne », l'auteur entend essentiellement le premier millénaire.

9 L'auteur rappelle que de la moitié du deuxième millénaire avant notre ère au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère (période pré-cosmopolite), le sanskrit était un médium de communication réservé à une élite – il représentait le pôle haut d'une situation très probablement diglossique, le pôle bas étant représenté par les variétés protorégionales qu'étaient les prakrits –, employé à des fins essentiellement sacerdotales (rituels védiques et « systèmes associés » : grammaire, phonétique, métrique, etc.). À partir des 1<sup>er</sup>/2<sup>e</sup> siècles, le sanskrit devient une langue d'extension bien plus large, dominant les sphères littéraires, politiques et religieuses ; d'aucuns – dont l'auteur – parlent alors de « renaissance » du sanskrit.